

Ils sont nés l'un derrière l'autre, comme marchent les sept nains, de 1785 à 1790, mais ils n'étaient que cinq et deux seulement, les aînés, Jacob et Wilhelm, ont véritablement écrit ces contes populaires allemands au début du siècle suivant. On connaît en France Blanche Neige, Hänsel et Gretel et quelques autres, mais on en ignore la plupart, tout aussi bons, que cette remarquable édition intégrale et annotée permettra de découvrir.

Jacob et Wilhelm sont des inséparables vivant dans la cage enchantée du récit. Même chambre d'enfants puis d'étudiants, même pièce d'écrivains : la manière dont ils évoquent leur vie ressemble à certains de leurs contes, par exemple à Petit-frère et Petite-sœur, où la seconde doit sans cesse veiller sur le premier, transformé en faon par l'enchantement d'une « marâtre » et ne pouvant résister à l'envie de provoquer les chasseurs. Le cri qu'ils poussent, « Dieu et nos cœurs, ils pleurent ensemble ! », colore de nombreux textes, et l'on peut imaginer qu'à les écrire, ce cri devint celui des Grimm : tout véritable narrateur est un enfant abandonné dans la forêt, dont les pleurs finissent par devenir des chants. Rien ne dit mieux l'ardeur naturelle et sans âge de ces histoires qu'une phrase du vieux Wilhelm Grimm, écrite en 1843, dans une lettre à Bettina Von Arnim : « Le parfum des orangers et des tilleuls monte vers moi depuis le parc, et je me sens revigoré et capable d'éprouver la haine et l'amour avec toute l'ardeur de la jeunesse. » La violence du récit est un baume qui conserve.

La légende dit qu'ils ont collecté les contes eux-mêmes, c'est pourquoi on les appelle souvent « les contes de Grimm », comme si tout avait été fait par un seul homme, mais la légende n'est pas vraie : d'autres ont effectué la cueillette à leur demande et à leur place. On trouvera la liste et le pedigree des honorables chercheurs d'or à la fin du premier tome. Ce qui ne veut pas dire que la légende soit fautive : les Grimm ont, par leur mise en forme, créé une œuvre, pour ne pas dire une langue-concrète et mystique. Ils l'ont fait au gré de leur évolution vers plus de morale et de germanité.

**Acte militant.** Les Grimm éliminent peu à peu les contes trop cruels (comme celui où les enfants découpent l'un d'eux pour jouer au boucher) ou dont l'origine est trop française. Sous la pression et les critiques, ils orientent vers l'enfance ce concept alors embryonnaire, ce qui au départ était pour eux une affaire d'adultes : « Ces contes sont-ils composés ou inventés pour les enfants ?, écrivait Jacob Grimm. Je crois cela aussi peu que le fait qu'il soit nécessaire d'instituer quelque chose de particulier pour les enfants de manière générale. » Ils perçoivent d'ailleurs leur travail comme un acte militant et scientifique : « Contribuer à l'histoire de la poésie populaire allemande » et « rendre un service à l'histoire de la poésie et de la mythologie » de ce qui n'est pas encore un pays. La langue allemande n'est pas, comme la française, pensée et unifiée. L'Allemagne souffre de Napoléon et d'un défaut de conscience d'elle-même. La collecte des contes contribue à cette conscience : ce sont les histoires du peuple qui peuvent la lui donner.

Les contes des Grimm doivent leur magie à la souffrance qui les fixe et la liberté qui les porte. On est au XVI<sup>e</sup> siècle, au XVII<sup>e</sup> siècle, dans un monde où il ne fait pas bon vivre. Les gens ont faim ; les parents abandonnent leurs enfants ou les mangent ; les père désirent leurs filles ; les belles-mères (les marâtres) tuent la progéniture du premier lit ; les joueurs, les ivrognes, les vagabonds sont incurables ; les idiots le restent ; les innocents se font crever les yeux comme les coupables ; la nature est enchantée, hostile et trompeuse ; les princes et les châteaux ne valent guère mieux ; on promet tout à ceux qui vous sauvent, on ne tient pas quand on va mieux ; l'orgueil, la convoitise, la curiosité, l'envie, le mensonge sont partout – chez les enfants d'abord. Les puissants ont cette manie, comme Barbe-Bleue, de dire à ceux qu'ils aiment qu'il est une pièce où il est interdit d'entrer, tout en leur donnant la clé pour le faire. On parle trop, on regarde trop, on désire trop, on veut trop en savoir, alors même qu'on ne possède pas grand-chose, sinon rien, et que les signes sont opaques et imprévus.

**Clairières.** La plupart des auteurs feraient de cet enfer des machines moralistes, des manuels édifiants, ou, pire encore, des romans psychologiques. Ici, rien de tel. Lire est un acte libre, même dans des contes antisémites comme la Bonne affaire, que l'on avale sans crainte de passer au détecteur ordinaire de conscience. L'imagination est l'action : elle va vite et à l'essentiel, comme une vie courte réduite à l'essentiel. Les raccourcis qu'elle permet ouvrent sur de perpétuelles clairières où le meilleur de l'homme rejaillit comme une biche de la mare. Toujours la jolie femme revêt sous la peau dure : « Mon amour pour elle est si grand que si toutes les feuilles des arbres avait une langue, elles seraient incapables de l'exprimer. » Et pourtant elles le font.

**Philippe Lançon, Libération, 2 juillet 2009**

Classées au patrimoine mondial de l'Unesco, les 239 histoires recueillies par les frères Grimm, « vivent encore aujourd'hui », comme on dit de leurs héros. **Une nouvelle traduction leur rend fraîcheur et rugosité.**

Vers 1805, Dorothea Viehmann se rend régulièrement à Kassel pour vendre les légumes de son jardin. C'est ainsi qu'elle fait la connaissance des frères Grimm. D'origine huguenote, elle connaît beaucoup de contes, français et allemands. Elle est leur seule informatrice d'origine paysanne. Les autres sont des bourgeois cultivés, ce qui contredit la légende qui montre les deux chercheurs parcourant la campagne, carnet à la main, pour recueillir la parole populaire à sa source. En ce début de XIXe siècle, l'idée que la langue véhicule l'esprit d'une nation commence à se répandre, en réaction à la francophilie des classes aisées qui réservent l'allemand pour s'adresser aux domestiques.

Clemens Brentano et Achim von Arnim viennent de publier *Des Knaben Wunderhorn*, un recueil de chants populaires paru en 1805-1808. Ils chargent les inséparables Jacob et Wilhelm Grimm de faire de même avec les contes.

Le but des deux jeunes philologues est d'abord scientifique, explique Natacha Rimasson-Fertin dans la postface à sa traduction des Contes pour les enfants et la maison. Cette nouvelle édition, après celles d'Armel Guerne et de Marthe Robert, présente l'intégralité de leur cueillette. La langue est limpide sans être simple transcription de l'oral; les contes sont accompagnés d'un appareil savant pour spécialistes. La violence et la puissance des histoires sont intactes. La première édition de 1815 est d'ailleurs critiquée pour ce style rugueux, trop brutal. Par la suite, une version «désérotisée» connaîtra un grand succès. Les frères suppriment un certain nombre de récits jugés violents ou inconvenants, en édulcorent d'autres. Ici, les trente-neuf éliminés figurent en annexe. La traduction, très fidèle, restitue la simplicité et la fraîcheur de l'original.

On trouve, bien sûr, les grands classiques: Blanche-Neige, Cendrillon, Le Petit Chaperon rouge. Ils ont leur équivalent chez Perrault: les frères Grimm «avaient conscience du caractère universel de ces récits». Dans leurs notes, ils font référence aux contes du monde entier, d'époques différentes. Mais même une histoire aussi connue que celle de Cendrillon est éclairée différemment: les mauvaises sœurs mortifiées n'assistent pas seulement à la noce de leur souffre-douleur, des oiseaux viennent leur crever les yeux, par deux fois, alors qu'elles marchent aux côtés de la mariée.

Il y a du sang, dans ces contes, des coups, des mauvais coups aussi. Ils reflètent des temps de famine, de guerres, d'exploitation. Les parents abandonnent leurs enfants dans la forêt. Les enfants maltraitent leurs parents en retour. L'inceste, le viol sont présents, en sourdine. Le monde est hérissé d'interdits. Passer outre coûte cher. Chacun rêve d'échapper à la misère, et quand survient un génie bienfaisant, l'avidité sans bornes

finit par le lasser, et la magie se retourne contre le quémendeur. La violence est parfois gratuite, comme dans le conte 115, dans lequel un vagabond tue un Juif, car il pense que l'homme cache de l'argent. Dans un des contes retranchés, le rossignol et l'orvet font bon ménage, chacun possède un œil. Mais l'oiseau emprunte le sien au naïf serpenteau et s'enfuit en le laissant aveugle. Dans un autre, un petit garçon qui joue au boucher en égorge un autre. On l'innocente par ordalie. Sous des dehors moralistes, il n'y a pas de justice ni de sens.

Comme dans tous les contes, les humains, les animaux, les végétaux et même les objets communiquent et négocient. Les tables se couvrent de victuailles. Les mesures se transforment en châteaux puis retournent à leur état premier. «Le conte, dit Pascal Quignard, dans *Le Monde* du 26 juin, pénètre directement dans l'inconscient. Il ne faut jamais expliquer la signification d'un conte à un enfant.» Ni aux adultes. Il suffit de se laisser emporter par l'élan qui porte d'un récit à l'autre, étonnantes variations sur les thèmes éternels: avoir un toit, manger, aimer et être aimé, être reconnu par les siens.

### **Isabelle Rüf, *Le Temps*, 18 juillet 2009**

Blanche-Neige, Cendrillon, Hänsel et Gretel, les Musiciens de la ville de Brême, le Petit Chaperon Rouge sont des contes connus du monde entier. En fait, les frères Jacob (1785-1863) et Wilhelm (1786-1859) Grimm en ont réuni et transcrit 239. Ils constituent un trésor de poésie "populaire" – selon leur définition, par opposition à la poésie "littéraire" élaborée par des lettrés –, pratiquement sans égal, au point d'être l'ouvrage de langue allemande le plus célèbre après la Bible de Luther. En hommage à l'universalité des "Kinder und Hausmärchen" (Contes pour les enfants et la maison), ils ont été inscrits en 2005 au patrimoine mondial de l'Unesco.

La totalité des contes des frères Grimm vient de faire l'objet de la première traduction intégrale en français par Natacha Ri-

masson-Fertin : y compris ceux que les Grimm avaient retranchés, parce qu'ils paraissaient trop inspirés de sources étrangères, tel "Le Chat botté" de Perrault, soit qu'ils leur parussent trop cruels ou indécents pour figurer dans une édition qu'on puisse offrir à des enfants, tel celui où une jeune fille, que son prince charmant n'a pas encore épousée, se demande pourquoi ses vêtements... rétrécissent !

Cette désérotisation correspond à l'avènement de la littérature pour la jeunesse, dans un modèle familial en pleine mutation. Au départ, en effet, les Grimm étaient encore étudiants en droit à Marbourg (Hesse) lorsqu'ils entreprirent de recueillir les contes populaires comme Brentano et Achim von Arnim avaient recueilli les chansons populaires du "Des Knaben Wunderhorn" : comme une quête romantique des racines populaires du "génie" allemand. Cela ne les empêchera pas par la suite de poursuivre une brillante carrière qui s'acheva à l'université de Berlin, en tant qu'auteurs des "Antiquités du Droit allemand", d'une "Grammaire allemande" et du lancement du "Dictionnaire allemand" qui ne sera terminé qu'un siècle plus tard. L'intérêt des Grimm pour les contes procédait donc du souci de sauver, dans un monde changeant, le legs poétique et populaire des temps anciens.

La récolte des Grimm est d'une richesse et d'une variété incroyables : contes merveilleux, facétieux, légendaires, chrétiens, d'animaux. Outre leur charme, il est fascinant de découvrir leurs ramifications lointaines et souterraines. L'astuce de Rampionne, qui déroule sa longue chevelure du haut de la tour où elle est enfermée pour permettre au "fils du roi" de grimper jusqu'à elle comme au moyen d'une échelle de corde, se retrouve dans le "Livre des rois" du poète persan Firdoussi (Xe siècle). Le thème du serpent qui guérit un de ses semblables à l'aide d'une herbe (dans "Les trois feuilles du serpent") se trouve dans une légende grecque rapportée par Apollodore. L'histoire des musiciens de la ville de Brême trouve sa plus ancienne occurrence européenne dans un poème latin du Flamand Maître Nivard de Gand, l'Ysengrinus, écrit vers 1150. Des versions de "Hansel et

Grete!” se retrouvent en Sibérie, Arménie, Caucase, Indonésie, etc. Faut-il imaginer des marchands, des soldats, des clercs, passant d’une région à l’autre, racontant, traduisant, adaptant ?

En dehors des sélections à l’usage des enfants, les contes collectés par les Grimm ont une portée universelle grâce à la simplicité de la narration, la personnalité bien affirmée des protagonistes – la fille pauvre, le prince charmant, le renard, le loup, le brigand, le curé, le soldat, le petit garçon –, la morale qui s’en dégage, la poésie qui nimbe le tout.

En 1944, bien qu’il fût en guerre avec l’Allemagne, le grand poète anglais Auden mettait l’œuvre des frères Grimm au rang “du petit nombre d’ouvrages indispensables au patrimoine commun sur lequel peut se fonder la culture occidentale”. On sera donc reconnaissant à Mme Rimasson-Fertin pour le travail magistral qu’elle a réalisé et l’on ne s’étonne pas que la Librairie Corti, connue pour la rigueur de ses publications, l’ait inscrit à son catalogue.

**Jacques Franck, La Libre Belgique, 7 septembre 2009**